



HAL
open science

‘Quand puis-je rire?’ Le rire comme indicateur du conflit social chez les Ilocanos des Philippines

Patricia Torres Mejia

► **To cite this version:**

Patricia Torres Mejia. ‘Quand puis-je rire?’ Le rire comme indicateur du conflit social chez les Ilocanos des Philippines. Paroles à rire, sous la direction d’Eliane Daphy et Diana Rey-Hulman, avec la collaboration de Micheline Lebarbier, Collection Colloques Langues’O, Inalco, pp.61-75, 1999. halshs-00004500

HAL Id: halshs-00004500

<https://shs.hal.science/halshs-00004500>

Submitted on 29 Aug 2005

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« Quand puis-je rire ? »
Le rire comme indicateur du conflit social
chez les Ilocanos des Philippines

Patricia TORRES MEJIA

UNIVERSIDAD IBERO-AMERICANA (MEXICO)

[Texte « pré-publication », maquette réalisée par Eliane Daphy, épreuves revues par l'auteur, soumis au Conseil scientifique de l'Inalco (décembre 1997).

Texte définitif publié sans modifications (1999)

Référence de publication : TORRES MEJIA Patricia, « 'Quand puis-je rire ?' Le rire comme indicateur du conflit social chez les Ilocanos des Philippines », *Paroles à rire*, ss la direction d'Eliane Daphy et Diana Rey-Hulman, avec la collaboration de Micheline Lebarbier, Paris, Inalco (Colloques Langues'O), 1999, pp. 61-75

[Traduction Eliane Daphy, revue par l'auteur]. ISBN 2858310823

Notice (avec sommaire) en Open Archives :

oai:halshs.ccsd.cnrs.fr:halshs-00002190_v1]

L'objectif de cet article est de montrer que les paroles à rire et les rires provoqués sont une forme d'expression sociale qui a au moins deux fonctions sociales : le rire permet d'éviter les conflits entre égaux, mais aussi d'exprimer les conflits entre inégaux.

Les matériaux utilisés ici ont été recueillis lors d'observations participantes effectuées en 1980 et 1981 dans l'Etat de Ilocos Sud, situé au nord-ouest de l'île de Luçon aux Philippines.

L'ethnologue et le rire : préalable méthodologique

Cette analyse des paroles à rire doit être mise en perspective avec les problèmes méthodologiques que pose à l'ethnologue le phénomène du rire, lié

au pouvoir et aux hiérarchies sociales. « Quand puis-je rire ? » est pour l'ethnologue sur le terrain une interrogation permanente, à laquelle il est difficile de donner des réponses invariables. L'ethnologue a le plus souvent bien du mal à savoir quand il peut rire (ou non), avec qui et de qui et à mesurer quelles peuvent être les conséquences de son rire.

Les propos que je développe ici s'appuient sur des matériaux récoltés il y a longtemps, sur un terrain pour moi « exotique », ce qui nécessite quelques précisions. En reprenant mes notes¹ de terrain sur les entreprises mexicaines – j'ai en effet consacré mes recherches pendant ces quinze dernières années à l'anthropologie industrielle au Mexique, c'est-à-dire dans mon propre pays² –, j'ai constaté que je n'avais pratiquement aucune information sur les blagues, moqueries ou paroles à rire. Cette absence de matériel m'a d'autant plus étonnée que je me souviens très bien d'avoir entendu les ouvriers échanger des blagues dans les usines, d'avoir observé de nombreuses situations destinées à provoquer le rire dans le cadre du travail, d'avoir vu rire mes interlocuteurs et d'avoir ri avec eux. Mais je n'ai gardé aucune trace des propos provoquant le rire. En revanche, la relecture de mes journaux de terrain écrits lors de mon séjour aux Philippines m'a permis de retrouver d'abondantes références aux situations et aux expériences facétieuses ; ma mémoire n'en avait gardé aucune trace et mes précédents écrits sur les Philippines [1983, 1986, sous presse] ont tous laissé de côté ces données. Cela est d'autant plus surprenant que, selon le sens commun, nous autres Mexicains serions beaucoup plus joyeux et portés au rire que les Philippins. Pourquoi donc cette contradiction, ce fossé entre ma mémoire et mes journaux de terrain ? L'explication, me semble-t-il, tient principalement dans le fait suivant. Quand un ethnologue commence une observation participante sur un nouveau terrain, dans une société qui lui est étrangère, il passe la majeure partie de son temps à essayer de comprendre les formes de comportement du groupe social qu'il a choisi d'étudier, en cherchant sans cesse la manière la plus efficace de mener son enquête ; comment éviter les erreurs dans sa description des pratiques, dans ses commentaires, et plus encore, dans les interprétations qu'il va en faire. Malgré toutes nos précautions, nous autres ethnologues, nous nous trompons constamment sur le terrain. Lorsque nous pensons – enfin – être très proches du groupe que nous étudions, que nous avons le sentiment de participer pleinement de sa culture, au point de vouloir participer au jeu social

1. Je tiens à remercier Éliane Daphy, pour m'avoir donné l'idée de travailler sur ce thème ; les discussions méthodologiques dans le cadre du séminaire de recherche de l'Universidad Ibero-Americana (Mexico) autour de son travail sur l'apprentissage de la langue de métier dans sa propre société et sur la fonction des paroles à rire dans les relations de travail [Daphy 1994] ont été fort stimulantes. Merci aussi à Liliane Kuczynski et Marie Percot pour leur relecture attentive et leurs suggestions.

2. Sur ces questions, cf. Torres Mejía [1988, 1990, 1991a et 1991b].

du rire, c'est justement à ce moment-là que nous commettons le plus d'erreurs et que nous nous comportons de façon ridicule selon les codes de cette culture : nous devenons alors objet de rire pour ceux même dont nous nous croyions pourtant devenus proches.

Cette participation – involontaire – au jeu social du rire explique probablement pourquoi rares sont les ethnologues qui en traitent dans leurs monographies. Or si la compréhension du rire nécessite une connaissance approfondie de la culture – rire, c'est comprendre –, elle exige avant tout du recul – analyser le rire, c'est s'en déprendre. C'est pourquoi analyser le rire de sa propre culture n'est pas plus facile, car cela demande une distanciation maximale, qui seule permet de mesurer l'importance d'un phénomène que l'on croit banal parce qu'on le partage spontanément.

Les rapports sociaux dans la production du tabac

Revenons donc aux Philippines. Mon enquête portait sur les processus de production et de commercialisation du tabac blond de type Virginie, produit destiné aux marchés industriels national et international. L'analyse des rapports sociaux a permis de mettre en évidence trois groupes sociaux : les commerçants, les politiques, et les paysans. Mais les Ilocanos ajoutent un quatrième groupe, celui des *anitos* (les esprits) ; l'importance de ces *anitos* dans la société ilacana, en particulier le rôle qu'ils occupent dans le phénomène du rire, m'amène à les intégrer dans ma grille d'analyse.

Le groupe des commerçants

Il est composé de familles et d'individus spécialisés dans la vente et l'achat de tabac. Il convient de distinguer une certaine hiérarchie à l'intérieur de ce groupe, qui comprend à la fois :

– Les propriétaires des grands entrepôts internationaux qui achètent le tabac par tonnes et qui traitent directement avec les entreprises productrices de cigarettes. Ces commerçants, en majorité d'origine chinoise, sont appelés « les Chinois » ; ils habitent dans les maisons les plus grandes des centres urbains, maisons en partie utilisées comme entrepôts ;

– Les acheteurs officiels, déclarés au registre du commerce de la Philippine Virginia Tobacco Authority (PVTA), qui gèrent de petits entrepôts privés ;

– Et de très nombreux individus isolés appelés localement les « *cow-boys* », qui investissent à risque leur argent dans l'espoir de petits gains, en achetant et en revendant illégalement le tabac.

Les commerçants chinois, groupe dominant, entretiennent avec le plus grand nombre possible d'agriculteurs une relation formelle d'achat-vente appelée « *suki* ». Dans l'échange *suki*, les commerçants prêtent de l'argent aux agriculteurs en contrepartie de la promesse de vente de la totalité de la future récolte de tabac. Quant aux producteurs de tabac, ils s'efforcent à la fois de maintenir avec les gros commerçants une relation *suki* régulière, qui leur garantit une source de crédits d'urgence pour les époques difficiles, et d'établir des relations éphémères avec les autres commerçants, afin de pouvoir tirer le maximum de profit de chaque récolte de tabac.

Le groupe des politiques

Il est formé par des Ilocanos membres du parti au pouvoir depuis plus de vingt ans, dirigé à cette époque par le Président dictateur Marcos. Ces politiques font partie de la PVTA ; cette institution gouvernementale a pour mission d'assister techniquement et commercialement les producteurs de tabac, de superviser toutes les opérations d'achat-vente pour éviter des classifications frauduleuses du tabac au détriment des agriculteurs, et de dénoncer les transactions illégales. La PVTA possède ses propres centres d'achat-vente et fixe le prix officiel du tabac. Les politiques profitent de leur position de contrôle des ressources de l'État (financières, promotionnelles, commerciales) pour exercer également le commerce du tabac, qui constitue leur principale source de revenus. Les politiques utilisent les *cow-boys* pour augmenter leurs stocks de tabac, tout en punissant ceux d'entre eux qui font du marché noir.

Ce groupe des politiques commerçants est organisé en familles étendues ; ses membres s'efforcent – comme les commerçants chinois – d'établir des relations *suki* avec les producteurs de tabac. Mais la relation entre les politiques et les paysans ne se limite pas – comme c'est le cas avec les commerçants chinois – à la seule relation *suki* ; elle peut aussi comprendre une assistance technique, ou l'octroi d'emplois dans la bureaucratie. En échange de ces services, les politiques demandent aux producteurs de les appuyer dans leur carrière politique, et de les aider (sous forme de travail non rémunéré) lors des événements familiaux. Les agriculteurs qui établissent des relations *suki* avec les politiques, le font principalement dans le but d'obtenir des terres en location, ou parce qu'ils sont débiteurs d'un service obtenu dans le passé, mais ils évitent dans la mesure du possible de telles relations, qui exigent d'eux beaucoup trop de travail bénévole.

Le groupe des producteurs

Il est formé d'agriculteurs, propriétaires ou locataires, organisés en unités familiales, qui travaillent de petites parcelles de terrain d'une surface moyenne de 500 m². Ils y cultivent en alternance du riz pour leur consommation domestique durant la saison des pluies, et, en saison sèche, du tabac blond pour la vente. Les paysans ont besoin d'argent pour acheter des fertilisants, des insecticides et le gas-oil nécessaire aux moteurs des engins d'irrigation. Des prêts leur sont consentis par les commerçants chinois – dans le système de relations *suki* – ou par l'État dont les aides financières sont entièrement contrôlées par les politiques. Il faut préciser que les agriculteurs s'efforcent de changer de situation sociale, en investissant à l'extérieur l'argent qu'ils obtiennent de la vente du tabac, par exemple pour envoyer leurs enfants à l'université, ou pour financer le voyage d'un membre de la famille vers les USA, les Émirats arabes, Hong-Kong, ou l'Europe. L'immigré obtiendra un salaire supérieur aux salaires locaux, dont une partie sera renvoyée à la famille restée au pays.

Les « anitos »

Les *anitos* sont les esprits errants des morts qui n'ont pas été enterrés suivant les règles. Ils occupent principalement les zones de cultures qui constituent un espace de refuge pour les gens persécutés et poursuivis. Les champs sont en effet – et cela depuis longtemps – le lieu de sanglants combats entre persécutés et persécutants. Au cours du temps, ces combats ont provoqué – et provoquaient encore lors de mon séjour sur le terrain – de nombreuses morts anonymes. Les *anitos* ont changé au gré de l'histoire internationale : soldats, prêtres, administrateurs..., espagnols, mexicains, japonais, américains, etc. ; mais, il faut le préciser, ils sont toujours d'origine étrangère. Les *anitos* ont de grands besoins matériels, qu'ils obtiennent des vivants ; invisibles et provocateurs, ils ont l'habitude de déambuler auprès des humains qui les dérangent alors involontairement. Quand les *anitos* sont ainsi dérangés ou troublés, ils provoquent des maladies, puis réclament un bien matériel en échange de la guérison. Aux agriculteurs, leurs principales victimes, les *anitos* demandent toutes sortes d'aliments, des boissons, du tabac, proportionnellement à la nuisance occasionnée. Tous les Ilocanos s'efforcent avec prudence de ménager les *anitos*, par exemple en leur demandant leur permission avant de s'asseoir dans un véhicule de transport en commun, en leur offrant la première bouchée d'un dessert fait à la maison, un peu d'alcool, ou de tabac avant de commencer le fumage des feuilles.

Le rire comme révélateur des conflits

Dans ce contexte où tous cherchent en permanence à obtenir le plus grand bénéfice possible du tabac, il existe des tensions constantes dans les transactions marchandes, légales comme illégales. Le rire joue un rôle très important, et son analyse est effectivement riche d'enseignements pour l'ethnologue, car il lui permet aussi de prendre la mesure des conflits.

De fait, sur le terrain, le rire m'a souvent permis de repérer quels étaient les enjeux, et qui avait le contrôle de la situation. J'ai appris par le rire à connaître les règles des comportements sociaux adaptés : mes interlocuteurs ilocanos se mettaient en colère contre moi quand ils me surprenaient en train de rire quand il n'était pas prudent (ou admis) de le faire, et m'encourageaient à rire – parfois contre mon gré – quand la situation l'exigeait.

Avant d'exposer les situations qui provoquent le rire chez les Ilocanos, je voudrais préciser les points suivants. Il convient de distinguer le rire critique, voire interdit, du rire accepté. D'une part, comme l'ont déjà largement démontré la psychanalyse et la philosophie, le fait de rire libère les tensions et détend le corps. D'autre part, le rire peut être socialement critiqué, interdit, accepté ou encouragé ; cette dimension du rire est liée à la position sociale de ceux qui y participent comme de ceux qui en sont l'objet. L'analyse de la société ilocana, complexe et fortement hiérarchisée, met en évidence à travers le rire le poids du respect des règles du comportement social et des hiérarchies politiques ; il faut donc insister sur cette différence fondamentale du rire, entre gens de même niveau social et gens de niveaux différents.

Rire entre soi : du rire déplacé au rire obligé

À l'intérieur du même groupe social, le rire inconvenant et interdit est celui que pourrait provoquer le malheur d'un proche.

Le rire interdit

La souffrance d'un proche ne saurait être tournée en ridicule, ni faire rire. Voilà une anecdote qui montrera comment j'ai appris cela.

Un jour, un paysan raconta un incident qui venait juste d'arriver. Le fils d'un voisin, plutôt que de travailler, s'était caché dans les buissons pour faire une sieste. Il s'était endormi, appuyé sur son couteau à couper le riz ; en se réveillant, il avait trébuché et s'était coupé la fesse.

Sur le moment, ce récit m'avait fait rire, ce que l'auditoire me reprocha vertement : il ne convenait pas de rire, me dirent-ils, car le garçon avait dû être amené à l'hôpital.

Cependant, rire du malheur d'autrui (proche) est socialement accepté dès lors qu'il s'agit d'événements passés. Quelques mois après l'incident, il se trouva un moment propice à la narration d'histoires comiques, tout le monde était occupé à ce travail ennuyeux et fatigant qui consiste à trier les feuilles de tabac et à les empiler avant de les introduire dans le four à fumée. Un « invité de travail », membre important de la famille et conteur réputé, se faisait prier pour dire des histoires à rire : il choisit alors de raconter l'histoire du garçon qui s'était coupé la fesse, avec forces détails, et tout le monde se mit à rire du garçon marqué à vie par sa paresse. Quant à moi, j'avais bien du mal à partager la joie...

Ces différents épisodes de la narration d'un même événement, l'une ne devant pas provoquer le rire, et l'autre faite pour le susciter, mettent en lumière le rôle de l'éloignement dans le temps dans la transformation d'un incident malheureux en histoire drôle.

Pour ce qui est de l'interdiction de rire sur les malheurs d'autrui, je rejoins l'analyse d'Esteban Magannon dans son étude de la fable *kalinga*, ethnie voisine des Ilocanos :

« Le rire est verbalement énorme et ce rire gras et moqueur manifeste une profonde joie ; mais cette joie provient d'un méchant sentiment, le plaisir que procure la vue du malheur d'un autre. » [Magannon 1980 : 396].

Ainsi, dans la fable *kalinga*, une grenouille meurt de manière absurde pour avoir ri et s'être moqué de la peine d'autrui. D'après Magannon, s'ensuit la morale suivante : « Ne vous amusez pas et ne tirez pas bonheur du malheur des autres. » [*id.* : 397].

Un autre cas de rire que j'ai fréquemment observé concerne les jeux de mots¹ destinés à faire passer le temps, par exemple dans l'attente – parfois fort longue – des Jeeps qui ramènent les travailleurs des champs à leur domicile², ou dans l'attente des bureaucrates et des politiques (souvent très en retard), ou bien encore lors de veillées funèbres³.

Faire rire pour éviter le conflit

-
1. Ce type d'échanges ludiques langagiers dépassait parfois ma compréhension de la langue.
 2. À l'aller, l'horaire de passage des véhicules est connu ; de plus, l'attente a lieu au domicile, ce qui permet d'effectuer différentes activités.
 3. La veillée funèbre n'est pas considérée comme un événement triste dans la société ilocana ; en effet, lorsque les funérailles se déroulent suivant les règles, l'avenir du défunt est assuré : il trouvera sa place dans le monde des ancêtres, protecteur des vivants, et ne deviendra pas *anito*.

Une autre situation amusante, que j'ai eu maintes occasions d'observer, est la manière dont un individu se sert du rire pour s'excuser quand il a commis un acte susceptible de provoquer la colère d'autrui. Avant même que la personne concernée ne se soit aperçue de l'offense, le coupable l'interpelle avec un grand sourire et lui décrit l'événement d'une manière très amusante, avec beaucoup de détails et d'exagération. L'idée, me semble-t-il, est de provoquer le rire de la personne touchée, au prix pour le narrateur coupable de se tourner lui-même en ridicule. Voici une anecdote qu'on me permettra de prendre dans mes expériences personnelles.

Je revenais de Candon (la ville locale) après quatre jours d'absence. Mamie Conchig, ma logeuse, une veuve respectable, m'accueillit manifestement plus joyeuse que d'habitude. Tout de suite, elle me montra le résultat des travaux qu'elle avait fait effectuer sur un mur de sa maison, en me racontant l'histoire suivante : « Pendant que j'étais au marché, le maçon qui faisait les travaux a eu très soif. Lorsqu'il a vu qu'il n'y avait pas de bière dans le frigo, il a pris *la* bouteille d'alcool. Quand je suis revenue du marché, le maçon était très très joyeux, il chantait, il riait, et il a même fait un peu le joli cœur, en me disant que j'étais belle et sympathique, que c'était un vrai plaisir de travailler pour moi. Il m'a dit qu'il avait trouvé la bouteille de rhum du frigo tellement bonne qu'il l'avait finie. Il m'a dit ceci et cela... Ah ! C'était vraiment charmant de le voir aussi gentil avec moi et aussi joyeux... Et regarde mon mur comme il est beau maintenant ! » Je risais de bon cœur avec Mamie Conchig, son histoire était vraiment très drôle. « Dommage que ce soit *ta* bouteille ! » rajouta-t-elle en finissant son récit, alors que j'étais encore sous l'emprise du rire. Et je compris alors que le maçon avait bu les 3/4 de *ma* bouteille de *sherry* Cuty Sark (l'unique qui me restait, d'autant plus précieuse pour moi que cette sorte d'alcool ne se trouve pas aux Philippines...). Arrivée à ce point de la narration, il m'était difficile de passer brutalement du rire à la colère (que je ressentais) ; d'autant que dès que Mamie Conchig vit que mon visage commençait à changer d'expression, elle repartit de plus belle dans la narration des épisodes les plus cocasses de l'événement, en insistant sur les compliments du maçon saoul qui chantait à tue-tête. *Sayang* ! (Tant pis !) disent dans ce genre d'occasions les Ilocanos.

Une deuxième anecdote, elle aussi tirée de mon expérience.

Dans le village où j'habitais depuis deux ans, mon *Tatang* (grand-père) utilisa un jour sans mon autorisation mes bottes pour se rendre à un enterrement. C'était des bottes en caoutchouc de l'armée française, doublées de coton, confortables et parfaitement adaptées aux conditions climatiques tropicales et aux travaux des champs, fort onéreuses, et d'autant plus précieuses qu'il était impossible de s'en procurer aux Philippines. De retour à la maison, et avant de me les rendre, il me raconta toutes les gracieuses aventures qu'il avait vécues grâce à elles, ce qui me fit beaucoup rire. Il me rendit ensuite mes bottes – dans quel état, les pauvres ! –, mais je ne pus me fâcher, tant son récit m'avait fait rire.

Suite à ces mésaventures, j'ai observé de nombreuses situations similaires entre membres de la même famille, frères, cousins ou même voisins, qui m'ont permis de constater que cette manière particulière d'utiliser le rire – en remplacement des excuses – pour éviter le conflit, n'était pas réservée à la

seule ethnologue. Je précise que lorsqu'un enfant a provoqué le préjudice, c'est alors l'adulte responsable (père, mère, ou oncle) qui raconte pour lui l'histoire qui évitera les ennuis.

Un dernier exemple que je ne puis résister à raconter pour illustrer ce mécanisme, celui de la maison effondrée. Le cadre en est les coutumes d'entraide entre voisins, très fréquentes dans toutes les communautés agricoles [Erasmus 1956].

Un groupe de voisins avait accepté d'aider Tiong à bâtir sa maison, travail qui consiste essentiellement à élever des murs de rotin et de bambous, à les lier ensuite à des poteaux de bois préalablement fichés en terre, et pour finir, à poser et attacher les toits sur les murs. Cette tâche nécessite la coopération de sept à huit hommes. En échange de ce service, le propriétaire de la maison se doit de leur offrir des boissons alcoolisées et de la nourriture. À l'occasion de la construction de la maison de Tiong, les voisins avaient commencé à boire avant de se mettre au travail, pour avoir de l'entrain – disaient-ils – et ce avec l'accord de Tiong. À la mi-journée, le travail était bien avancé et il ne manquait que le dernier mur ; Tiong partit alors acheter de la nourriture, davantage de boissons et la corde pour attacher le toit. Lorsqu'il revint, il trouva tous les hommes de l'équipe assis par terre en train de rigoler bruyamment. Sa maison était pratiquement par terre, car ils avaient attaché avec tant de force le dernier mur que le poteau principal s'était écroulé, entraînant l'ensemble des murs et des poteaux. Tiong sembla médusé devant ce spectacle ; moi-même, qui l'avais accompagné, je ne comprenais pas grand chose à ce qui se passait. Deux voisins commencèrent alors à nous raconter, en riant, comment était survenue la mésaventure : « Et tout cela, insistaient-ils en le répétant comme un refrain, parce que Tiong leur avait donné à boire *avant* l'exécution du travail. » Ils riaient tous tant et tant que Tiong n'avait d'autre choix que de se joindre aux rires, et de boire et s'enivrer en leur compagnie. Puis Tiong commença à raconter une histoire semblable, qui avait eu le même dénouement : le travail avait dû être remis au lendemain, et d'autres après lui racontèrent de nombreuses histoires à rire sur ce même thème.

Ces trois récits illustrent bien ce fonctionnement particulier du rire entre égaux : l'on provoque le rire pour couper court à la colère.

Rire entre gens différents

Passons maintenant au domaine du rire concernant les histoires extérieures au groupe auquel on appartient : entre gens de différents niveaux, ou de nature différente.

Le rire interdit

Personne ne rit jamais des *anitos*, qui, comme on l'a dit précédemment, sont très craints. Que quelqu'un ose douter de leur pouvoir, rire et se moquer d'eux, il en subirait inévitablement les conséquences désastreuses. Mon

incrédulité envers les *anitos* provoquait toujours la colère ; ainsi, si j'essayais de commencer à manger une sucrerie avant que les *anitos* l'aient eux-mêmes goûtée, je me faisais sévèrement réprimander. J'ai reçu plus d'une tape lorsque j'osais dire que les fourmis étaient les principales bénéficiaires des offrandes aux *anitos*. « L'irrespect envers les *anitos* est toujours puni par eux, me répétaient les gens, et ce qui était arrivé à Tiong aurait dû me servir de leçon ». Voilà l'histoire. Tiong avait refusé d'accepter ce qu'avait indiqué la divination par la noix de coco et le riz, faite par les *aniteros*¹.

Les *aniteros* avaient attribué la maladie de Tiong au fait qu'il avait fait tomber un poteau d'une ferme occupée par des *anitos*. Pour les calmer, les devins avaient conseillé à Tiong de tuer un cochon et de leur offrir de l'alcool en quantité. Tiong n'était pas d'accord ; sa femme le suppliait de s'exécuter, car elle voyait à quel point il était malade et sans forces. Je finis par amener Tiong à l'hôpital de Manille où les médecins diagnostiquèrent un cancer de la gorge, en me disant qu'il n'y avait plus d'espoir. À Tiong, petit villageois obscur, ils ne dirent rien, mais le renvoyèrent dans son village sans le soigner. De retour de l'hôpital, Tiong accepta de payer les esprits ; mais ceux-ci indiquèrent qu'il était désormais trop tard. Et Tiong mourut.

Combien de fois les voisins m'ont-ils donné en exemple la triste histoire de cet homme, qui était mort pour n'avoir pas respecté les esprits, pour me prouver les conséquences irrémédiables que pourrait avoir mon attitude de raillerie et de moquerie envers les *anitos* ! Douter et se moquer sont à l'égard des *anitos* des attitudes équivalentes.

Personne – ni les paysans, ni les politiques, ni les commerçants chinois, ni les *cow-boys* – ne peut rire des *anitos*, et ce en aucun cas, car ces esprits malins sont toujours là, prêts à faire payer la moindre offense. Mais entre eux, dit-on, les *anitos* rient des mauvais tours qu'ils jouent aux humains. En fait, ce rire interdit à tous les humains envers les *anitos* est un exemple extrême qui permet de saisir les relations entre interdiction du rire et hiérarchie sociale. Il s'agit là d'un rire entre membres de la société les plus éloignés (*non humains* et *étrangers*), entre lesquels n'existe aucune situation possible d'interlocution directe.

Rire des autres

Entre paysans et commerçants, les objets du rire sont différents selon les participants. Quand les agriculteurs sont avec les commerçants ou les politiques, ils évitent de plaisanter et ils ne rient jamais avec eux ouvertement. Lorsqu'une histoire drôle est racontée par un commerçant, les agriculteurs se contentent de montrer qu'ils ont compris la plaisanterie en souriant très

¹. Intercesseurs qui ont le pouvoir de comprendre le discours des *anitos*, et de diagnostiquer leurs exigences.

discrètement. Rire *avec* quelqu'un d'un groupe social supérieur ou inférieur, ou rire *de* lui, *devant* lui, n'est pas envisageable. Le rire partagé entre les groupes sociaux différents est donc en fait interdit. En revanche, quand les cultivateurs sont entre eux, ils se permettent ouvertement de rire des supérieurs.

En effet, les moqueries contre les commerçants et les hommes politiques sont toujours les bienvenues chez les paysans, et le rire ainsi provoqué agit avant tout comme un argument politique. Ainsi, les récits favoris des agriculteurs dans la zone ilocana narrent les exploits d'agriculteurs qui ont réussi à voler ou à duper un membre du groupe exploitateur.

Les récits facétieux

Outre les anecdotes sur les déboires de la vie familiale ou villageoise, il existe dans la littérature orale ilocana tout un corpus de récits facétieux, dont les structures narratives se ressemblent beaucoup. Ces récits mettent tous en scène la même situation, la réussite de l'achat-vente ; il en existe de nombreuses variantes. Ils sont le plus souvent racontés dans des circonstances identiques, au début du triage des feuilles de tabac, quand les gens n'ont plus d'argent et encore beaucoup de travail devant eux ; l'incertitude est alors totale sur le niveau de la concurrence, et sur les gains que chacun pourra obtenir.

Ces récits évoquent le moment de la première récolte¹ du tabac, quand va être réalisée la première transaction d'achat-vente, qui fixera la cotation officielle des prix du tabac pour l'ensemble de la saison à venir.

Le cow-boy dupé

Parmi les histoires les plus appréciées, citons celles mettant en scène les ventes illégales, en précisant que de telles ventes sont courantes. Elles sont réalisées par les paysans sans triage des feuilles et à l'insu des commerçants chinois et des autorités (PVTAs). Ces ventes impliquent donc que les producteurs ne livrent pas leur récolte aux commerçants ou aux hommes politiques envers lesquels ils s'étaient engagés dans une relation *suki*. Pour les *cow-boys* acheteurs, ce type de transaction implique qu'ils risquent leur argent en évitant le registre et le paiement des impôts, et en pariant qu'ils achèteront le tabac moins cher que s'il avait été pesé et trié. Ces transactions, en raison de leur caractère clandestin, doivent être exécutées très rapidement, en

¹. Le tabac donne lieu à plusieurs récoltes et fumaisons successives ; tout de suite après la première récolte se fait la première vente. L'opération se répète de cinq à sept fois.

échangeant immédiatement la marchandise contre un paiement en espèces ; elles doivent également être réalisées dans la plus grande discrétion, car à tout moment peut surgir un autre acheteur qui les dénonce.

Les récits narrant les exploits des petits, qui ont réussi à tromper quelqu'un de plus puissant ou d'un niveau hiérarchique plus élevé, font rire du puissant et glorifient le trompeur. Par exemple, le récit suivant :

Une femme vend un jour à un *cow-boy* un tas de tabac non trié. Devant les dimensions du tas, ils se mettent d'accord sur un poids de 500 kg. Le *cow-boy* est content jusqu'au moment où il découvre que la marchandise pèse à peine 300 kg... Il a été berné par la dimension du tas sous lequel une table était cachée.

J'ai recueilli cette histoire en plusieurs versions : le nombre de kilos en jeu (toujours plus important), des pierres au lieu de la table. Dans certaines variantes, le *cow-boy* dupé se frappe le visage en se mettant très en colère, ou jure de ne plus jamais faire confiance à une femme.

Les paysans, bien qu'ils aient déjà souvent entendu ce genre de récits, rient toujours de bon cœur sans se lasser à leur écoute et en commentent les épisodes, en rajoutant de nouveaux détails (la tête de l'acheteur quand il découvre la table, les insultes qu'il proféra...), mais la conclusion en est toujours identique : le grand bonheur de la femme – et de sa famille – qui a réussi cette transaction.

Le cow-boy dupeur

Un autre récit similaire très connu met en scène les *cow-boys* – qui sont de loin les acheteurs les plus difficiles – et les *Chinois*. Il raconte comment un *cow-boy* parvient à escroquer un *Chinois* en lui livrant très rapidement du tabac trié tout en prétendant qu'il ne l'est pas, et en posant les meilleures feuilles de façon visible au sommet du tas sur la bascule et les feuilles de qualité inférieure en dessous. Le *Chinois* néglige de vérifier, et paie l'ensemble au prix supérieur : quelle habileté de la part du *cow-boy* !

Les enfants ilocanos adorent écouter les histoires qui racontent comment un *cow-boy* pose sans se faire prendre son petit doigt sur la balance au moment de la pesée, augmentant ainsi le poids au détriment de l'acheteur, ou comment il embrouille les acheteurs en effectuant les comptes à haute-voix et à toute vitesse en se trompant en sa faveur. Dans la réalité, il est vrai que les *cow-boys* essaient toujours de bernier les paysans, et qu'ils sont des acheteurs escrocs ; mais dans les histoires à rire des paysans, les *cow-boys* appliquent ces mêmes tactiques envers les politiques et les commerçants établis plus puissants qu'eux.

Les récits facétieux ou l'inversion par le rire

Au moment où les paysans attendent les véhicules pour aller livrer la récolte à leur *suki*, ils se plaisent à raconter les succès imaginaires de leurs semblables, de ceux qui ont réussi à tromper les *Chinois* en obtenant des crédits pour la récolte auprès de plusieurs *suki*, ou encore mieux, en vendant ensuite la totalité de cette récolte à un *cow-boy*. Pour expliquer la situation aux *suki* mécontents, les trompeurs prétextent une inondation ou un fléau.

Ces récits d'astuces pour ne pas payer le crédit *suki* font toujours beaucoup rire, et les plus drôles sont sans nul doute ceux qui racontent comment certains paysans, plutôt que de travailler la terre et d'acheter des engrais, ont employé tout l'argent donné par les *suki* pour acheter un billet d'avion à destination de Hong-Kong ou de l'Arabie Saoudite. Ces hommes et ces femmes si habiles et si téméraires, qui ont réussi l'exploit de bernier les puissants, sont considérés comme de véritables héros. Ces histoires permettent aux paysans d'égayer un peu leurs dures conditions de vie : dans la réalité, comme j'ai pu le constater, ils rencontrent des difficultés au cours de la négociation du poids et du prix de la récolte avec leur *suki*. Les feuilles de tabac sont souvent classées dans une catégorie inférieure au tarif fixé légalement, et pour finir, ils ne reçoivent que 30 ou 40 % de la valeur de la récolte, le reste servant à rembourser la dette accumulée.

La récurrence de ces histoires à rire, mise en perspective avec le très petit nombre de cas de duperies effectives auxquelles j'ai assisté (pendant deux périodes de récolte), montre combien il est difficile dans la réalité d'inverser la relation de domination et combien cette inversion est désirée et valorisée dans l'imaginaire.

Les producteurs de tabacs ne sont résignés ni à leur condition d'exploités, ni au régime politique auquel ils sont soumis, ni aux bénéfices fabuleux que font à leur détriment les commerçants et les politiques. Ils sympathisent avec la guérilla, et craignent profondément les soldats et les rafles de la police. Les paroles à rire, décrivant leurs mauvaises conditions de vie et proposant des solutions apolitiques pour en sortir, apparaissent comme une façon peu risquée de dénoncer cette situation.

Ainsi, les paroles à rire ne relatent jamais de dénouements malheureux, tels que les incarcérations, le surendettement, la perte des terres et même de la maison. Lorsque surviennent de tels événements, ils sont connus, mais ne sont jamais répétés ni transformés en récits à rire, parce qu'ils n'enseignent rien de positif.

Toutes ces histoires à rire servent à réactiver la solidarité qui unit les producteurs contre les non-producteurs. Parmi ces derniers, seuls les *anitos*

apparaissent comme les véritables gagners, puisqu'on ne peut rien faire contre eux, pas même rire, et que contrairement aux politiques et aux commerçants, on ne peut ni les éviter, ni les tromper.

(Traduction Éliane Daphy, revue par l'auteur)

Références bibliographiques

BRICKER Victoria Reifler

1973 *Ritual Humor in Highland Chiapas*, Austin, University of Texas Press.

DAPHY Éliane

1994 « L'ethnologue dans le showbiz. Apprendre à parler métier », *Journal des anthropologues* 57-58 (L'ethnologue face à la langue) : 29-40.

ERASMUS Charles

1956 « Culture, Structure, and Process: The Occurrence and Disappearance of reciprocal Farm Labor », *Southwestern Journal of Anthropology* 12 (4) : 444-469.

KEMPER Steven

1991 *The Presence of the Past. Chronicles, Politics, and Culture in Sinhala Life*, Ithaca, Cornell University Press.

MAGANNON Esteban

1980 « Le rire de la Grenouille », *Cheminevements*, ASEMI XI (1-4) : 391-398.

TORRES MEJIA Patricia

1983 « Philippine Virginia Tobacco: 30 Years of Increasing Dependency », *Political Economy of Philippine Commodities*, Third World Studies Program, Quezon City, University of The Philippines : 273-308.

1986 *Before Smoking: Social Relations Involved in Tobacco Production in a Philippine Setting*, Ph. D. Dissertation, The Johns Hopkins University.

1988 « Epistemología y antropología », *Teoría e investigación en la Antropología Social en México*, México, CIESAS : 183-204.

1991a « Nuevo Capital Transnacional en México: El caso de Polaroid de México » *Nueva Antropología* 40 : 21-35. [México].

1991b « Las investigaciones sobre la antropología del trabajo industrial en la Universidad Iberoamericana » *Cuadernos del Posgrado en Antropología Social* 20 (El estudio de la empresa desde la ciencias sociales) : 1-8 [Universidad Iberoamericana, México D.F.].

ss presse *Before Smoking*, Quezon City, Ateneo de Manila University Press.

WILLIAMS Brackette

1987 « Humor, Linguistic Ambiguity, and Disputing in a Guyanese Community », *International Journal of Social Language* 65 : 79-94.

Patricia TORRES MEJIA. « Quand puis-je rire ? » Le rire comme indicateur du conflit social chez les Ilocanos des Philippines

L'article propose de considérer les paroles à rire et la provocation du rire comme une forme d'expression sociale dont l'objectif est d'éviter les conflits entre égaux et d'exprimer les conflits entre inégaux. L'essai est basé sur l'observation de situations dans lesquelles on peut rire et on ne doit pas rire, dans une population de riziculteurs producteurs de tabac blond pour le marché, située dans le Ilocos Sud, Luçon, au nord-ouest des Philippines. L'analyse des matériaux recueillis sur le terrain sur ce thème amène à considérer une double dimension des paroles à rire. Le rire permet de libérer les tensions, de relaxer le corps et/ou d'expulser les frustrations sous une forme socialisée. C'est pourquoi celui qui sait provoquer le rire socialement accepté est respecté et apprécié. Deuxièmement, le rire fonctionne comme argument politique à l'égard du comportement social. Cette dernière dimension permet d'apprendre avec qui on peut rire, et de qui on peut se moquer. On saisit là les relations de pouvoir, dans des occasions de la vie quotidienne où se manifeste leur inversion. (Traduction Éliane Daphy)

Ilocanos, Philippines, Conflit, Production de tabac, Pouvoir.

"When is it that I can laugh?" Laughter as social conflict indicator among Ilocanos in the Philippines

This essay shows that words for laughter and the laughter that they provoke, are a form of social expression that carries a twofold fonction : laughter makes it possible to avoid conflicts among equals, but also to express conflicts between unequals. Data was gathered from participant observation carried out from 1980 to 1981 in Ilocos Sur, a state located in the Northwest of Luzon Island in the Philippines. (Translated by the author)

Ilocanos, Philippines, Conflit, Production of tobacco, Power.

“¿Cuando es que puedo reir?” El reir como indicador de conflicto social entre los Ilocanos en Filipinas

El ensayo expone un análisis de las palabras para reir y la risa provocada como una forma de expresión social encaminada a evitar conflictos entre iguales y a manifestar conflictos entre desiguales. El ensayo se basa en la observación de situaciones en que uno se puede reir y en que uno no se debe reir en una poblacion de agricultores de arroz para consumo y tabacos claros para el mercado, ubicada en Ilocos Sur, Luzon, al noroeste de Filipinas. El análisis de la información de campo sobre el tema nos lleva a considerar una doble dimension de las palabras para reir. 1. Liberar tensiones, relajar el cuerpo y/o sacar frustraciones en forma socializada. Así, el que sabe provocar la risa socialmente aceptada es respetado y apreciado. 2. Argumento político respecto al quehacer social. En esta dimension se aprende con quien se puede uno reir y de quien se puede uno burlar. Aqui se indican relaciones de poder resaltando los momentos en que estas se han logrado invertir dentro de la accion cotidiana.

Ilocanos, Filipinas, Conflicto, Producción de tabaco, Poder.